

Cahiers

DE LITTÉRATURE COMPARÉE



I

J. TURÓCZI-TROSTLER: LITTÉRATURE EUROPÉENNE ET LITTÉRATURE HONGROISE * *J. GYÓRY*: ESTHÉTIQUE D'ORLÉANS, SCOLASTIQUE DE PARIS * *A. ECKHARDT*: UNE ÉCOLE DE RHÉTEURS HONGROIS À STRASBOURG AU XVI^e SIÈCLE * *CH. MARÓT*: LA FONCTION POÉTIQUE DE L'ÉNUMÉRATION ÉPIQUE * *H. HAJDU*: UN AMI HONGROIS DE BAUDELAIRE * LE LIVRE FRANÇAIS EN HONGRIE * *H. LÁSZLÓ*: LEIBNIZ ET LA RUSSIE * *Z. TRÓCSÁNYI*: LA LITTÉRATURE RUSSE EN LANGUE HONGROISE * LA LITTÉRATURE COMPARÉE EN HONGRIE

1948

INSTITUT DE LITTÉRATURE COMPARÉE DE LA FACULTÉ DES
LETTRES DE BUDAPEST

DIR.: J. TURÓCZI-TROSTLER. SECR. DE LA RÉD.: J. GYÓRY.
BUDAPEST VIII, MŰZEUM-KÖRÚT 6—8

PRIX DU NUMÉRO: 5 FR. SUISSES

UNE ÉCOLE DE RHÉTEURS HONGROIS À STRASBOURG AU XVI^e SIÈCLE

Au cours de mes recherches sur la vie hongroise au XVI^e siècle mon attention fut attirée par une série de publications imprimées à Strasbourg qui m'ont révélé un chapitre intéressant et jusqu'alors inconnu de l'histoire de la civilisation hongroise. Ces publications sont toutes les produits de l'Académie de Strasbourg.

Aux journées de Congrès de l'Association Guillaume Budé à Strasbourg en 1939 l'histoire et les mérites de cette académie ont été présentés et discutés sous divers aspects¹⁶. Une communication du doyen actuel de la Faculté des Lettres, M. Hoepffner sur Jean Sturm et l'enseignement supérieur des Lettres à l'École de Strasbourg y analysait le programme et les méthodes du fondateur; deux autres études s'occupaient des étudiants tchèques et polonais de l'Académie.

On va voir que le rayonnement de cette école dépassait même le monde slave et qu'une partie de la jeunesse hongroise dont la vie tournait à cette époque dans l'orbite de l'Empire alla achever sa formation sous la direction des maîtres de Strasbourg.

L'Académie de Strasbourg était, comme l'on sait, la fondation de Jean Sturm, le célèbre pédagogue qui l'avait formée en réunissant trois petits collèges et en donnant à son école un recteur comme c'était l'usage dans les universités.

Le but de son éducation était d'apprendre aux étudiants le maximum d'éloquence cicéronienne et, en même temps, de leur inoculer une saine morale religieuse. A la vérité, la *pietas* et la *sapientia* étaient moins visées que l'enseignement pratique de la langue et de la rhétorique. Au fond, Jean Sturm essaya de faire renaître l'ancienne école de rhéteurs de Quintilien.

Mais la méthode de Jean Sturm différait sensiblement de l'enseignement routinier des collèges, car il visait des résultats pratiques: il organisa des conférences, des discussions publiques, et jusqu'aux jeux sportifs toute l'occupation de ses élèves était utilisée au service de l'enseignement du latin. A l'école régnait naturellement l'esprit de la rénovation religieuse. Toutefois Jean Sturm qui donnait des signes de sympathie pour la nuance bucérienne du calvinisme, dut abandonner la direction de son école et mourut en l'an 1589. Déjà sous son rectorat l'enseignement de l'éloquence était confié en partie à Melchior Junius, mais dès 1589, Junius succéda à Jean Sturm même dans l'office de recteur: sans doute était-il moins suspect d'hérésie que son maître.

Si mon attention s'est tournée vers cette figure peu connue de l'histoire de l'enseignement, — on sait à peine autre chose de lui que les dates de sa naissance et de sa mort (1545—1604) — c'est que les fils des lointaines contrées de l'Europe furent élevés sous sa direction dans la pratique de la langue de Cicéron. Quant aux Hongrois, il est

¹⁶ *L'humanisme en Alsace*. Assoc. G. Budé. Congrès de Strasbourg 1939.

certain que bien avant Junius ils avaient cherché des lumières dans cette ville de Strasbourg. C'était sans doute la réputation de ses écoles qui y avait attiré Grégoire de Belényes vers 1542. En 1575 Mathias Polyáni y cause avec des hommes „notables et savants“ du sort de sa patrie et informe ses compatriotes de l'opinion de ceux-ci: Dieu punissait les Hongrois pour leurs péchés et on ne remporterait point de victoire sur les Turcs avant qu'ils ne se fussent corrigés¹⁷. Et dès 1581 le Polonais Stanislas Otroróg mentionne dans son éloge de Jean Sturm la présence des Hongrois à l'Académie de Strasbourg: „Interroga Hungaros, Gallos, Danos, Polonos, Boemos, aut alios quos voles, cuius huc se contulerit gratia? Sturmii, Sturmii, inquam, respondebunt omnes¹⁸.“

Ainsi l'Académie de Strasbourg était fort avantageusement connue en Hongrie au moment où Maître Junius en assumait la direction, et où, pour la faire connaître dans le monde savant, il conçut l'idée de publier les exercices de rhétorique de ses élèves.

Ces exercices avaient lieu devant un public distingué. D'ailleurs les invitations figurent avec leur texte complet et la date précise des déclamations dans les publications du maître¹⁹. Les exercices étaient de nature très variée. En général c'était une discussion dont le sujet avait été fixé par le professeur: chacun des concurrents adoptait alors un point de vue différent, de préférence opposé à celui de ses interlocuteurs. Assez souvent on représentait comme une comédie les procès de Cicéron: l'un des élèves se chargeait du rôle de préteur, l'autre revêtait le masque de l'avocat, d'autres encore jouaient les juges etc. En d'autres occasions on prononçait des discours de remerciement ou de salutation, le plus souvent à propos d'une réception de „magister“, au nom des récipiendaires. Enfin un genre tout particulier était fourni par les discours du jour de l'an: alors un élève passait en revue les événements de l'an passé et exprimait ses vœux aux princes protecteurs ou aux magistrats de la ville.

Le recteur Junius rapporte lui-même dans une de ses préfaces que, disciple de Jean Sturm et de Valentin Erythraeus, il s'efforçait d'enseigner la rhétorique en employant leurs méthodes modernes. Il ne se contentait de commentaires, mais il prenait ses élèves par la main pour les introduire dans l'art d'imiter les grands auteurs. Dès lors, il

¹⁷ J'ai publié cette lettre dans mon ouvrage intitulé *Az ismeretlen Balassi Bálint* (Valentin Balassi inconnu) 1943, p. 15. Polyáni avait étudié à Padoue deux ans avant sa visite à Strasbourg: cf. J. Ernusz: *Die ung. Beziehungen des H. Blotius*, Annuaire de l'Institut Hist. Hongrois de Vienne V., t. X, p. 32. — En 1580 il est à Genève où le *Livre du Recteur* signale sa présence; cf. R. Hist. Comp. XXV 220 (1947).

¹⁸ Cité par E. Hoepffner. op. cit. p. 58.

¹⁹ Voici les recueils que j'ai utilisés: *Orationum, quae Argentinensi in Academia, exercitii gratia scriptae et recitatae ab illustribus, generosis nobilibus et aliis; ad tractandum vero propositae fuerunt à Melchiore Junio Wittenbergensi, Eloquentiae ibidem Professore*. Pars II. Argentinae, Lazare Zetzner 1594; ibid. Pars Tertia 1595; ibid. Pars Quinta 1600; Pars Sexta 1617. Ibid. Pars Prima 1603; ibid. Pars secunda 1594. J'ai consulté aussi le t. II. d'une édition de 1611.

séparait dans son enseignement l'art d'écrire de l'art de parler. Il indiquait lui-même ses thèmes à ses étudiants, c'est-à-dire il se réservait l'*invention*, première phase de l'art de l'éloquence, mais il leur laissait les soins du développement et de l'illustration. Cette méthode eut de beaux résultats: les élèves s'acquillèrent de leur tâche avec beaucoup d'application.

Junius a consacré deux livres à l'analyse de ses principes d'éducation. Dans son *Methodus eloquentiae comparandae scholis rhetoricis tradita* (Arg. 1598), il s'occupe, en suivant Cicéron, des aptitudes du rhéteur, tout en préconisant l'emploi des „compendium“ à côté des sources authentiques. Il recommande aux futurs orateurs les rhétoriques d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien et d'Hermogène. Mais comme les rhéteurs doivent être versés aussi dans l'art des lieux communs, ils pratiqueront aussi la philosophie, la dialectique, la physique, la politique et la poésie. En effet, les paroles des poètes ont un lustre tout particulier, elles ont de l'élégance, de la majesté, une portée singulière; ils exposent les faits avec maîtrise et sont surtout admirables quand ils s'efforcent d'agiter les émotions du public. Ils observent avec lucidité le caractère humain, et surtout ils ont l'avantage de se servir de sentences savantes, fines, tranchantes qui, appliquées en bonne et due forme, font un bel effet d'ornement, comme autant de pierres précieuses. Quant aux philosophes et aux historiens Junius se méfie des stoïciens, amateurs de paradoxes, mais aussi des épicuriens qui risqueraient d'inoculer aux élèves des opinions immorales. Par contre, il prescrit la lecture de la *République* de Platon, mais encore ici il recommande la prudence, car l'État de Platon n'est qu'un rêve, il n'existe nulle part. La *Politique* d'Aristote fournit selon lui une excellente nourriture, de même que les oeuvres de Xénophon et de Plutarque, mais avant tout celles de Cicéron qu'il recommande sans réserve comme son maître. Jean Sturm qui le mettait à côté de la Bible. Cicéron à lui seul „peut suffire à un orateur et homme politique futur“. Les graves sentences de Sénèque donnent aussi une bonne lecture, notamment à cause des principes vertueux qu'elles recèlent, mais on aura soin d'éviter son style.

Dans le chapitre des historiens se montre l'esprit cosmopolite de Junius: en préconisant la lecture des historiens antiques il fait remarquer que chaque nation a son historiographie particulière. Un Hongrois p. ex. lira Thuroczy, Bonfini et Soiter (ce dernier est en réalité un Autrichien assez insignifiant).

Le plus gros chapitre est destiné à l'art de la composition.

Au premier degré l'élève tâchera de fabriquer des phrases dans sa langue maternelle, sur des thèmes quotidiens, sur ce qu'il entend au temple, à l'école, au champ, à table et ailleurs, et il les transcrira en latin. Au deuxième degré, il retradaira en latin des centons tirés de Cicéron et de Térence qu'il aura traduits d'abord dans sa langue maternelle. Au troisième degré il appliquera les mêmes procédés aux épîtres de Cicéron ou aux fables. Le quatrième degré que Junius appelle „metaphrase“ consiste à donner des versions latines de textes grecs et *vice versa* comme Cicéron

le recommande. Au cinquième degré l'élève transcrit les poètes en prose. La sixième étape est celle du développement d'un lieu commun sous forme d'éloge, de blâme, de réfutation. La septième sera le développement d'un thème mythologique ou historique. Au huitième degré on pratiquera l'exercice contradictoire, p. ex. il s'agira de défendre Verrès, de prendre le parti de Catilina etc. Au neuvième degré il s'agira de commenter, de développer, de réfuter les thèses des philosophes. L'éthique et la politique fournissent abondamment des sujets de ce genre. Enfin, point culminant, on s'essaiera dans l'art de l'exégèse, on commentera les prophètes, les apôtres, les pères de l'Église.

On ne négligera pas d'ailleurs le développement de thèses absurdes, fausses, ridicules; ce genre d'exercice a été pratiqué utilement par Érasme dans son *Eloge de la Folie*.

L'autre manuel de Junius, l'*Artis dicendi precepta* (Arg. 1589) présente moins d'intérêt; il y semble suivre assez servilement les principes de la rhétorique de Quintilien.

Voilà la discipline intellectuelle qui grâce sans doute à son succès, attira les étudiants d'Allemagne, d'Autriche, de Poméranie, de Lithuanie, de Moravie, de Pologne, mais aussi ceux qui venaient de la Hongrie, qui était à cette date rongée, grignotée, dévorée pièce par pièce par le dragon ottoman. Mais la Hongrie, maniant le sabre d'une main, tenait toujours son regard fixé sur cette Europe à laquelle elle prétendait rester attachée par sa foi, sa moralité, sa civilisation.

Esquissons maintenant quelques silhouettes de ces Hongrois qui s'agitent sur le théâtre de l'Académie de Strasbourg.

Voici d'abord le comte Pierre Révay, né en 1568; mort en 1622; il avait vingt ans lorsqu'il devait être reçu maître ès arts à Strasbourg. Son père, ancien élève de l'université de Padoue, l'avait confié dès l'âge de six ans à des maîtres distingués établis à Bártfa, à Igló, en Hongrie, puis aux Jésuites de Vienne. Enfin, accompagné de son frère aîné François et d'un pasteur hongrois qui veillait à la santé physique et morale de ces fils de famille, il débarqua à Strasbourg, attiré sans doute par la célébrité de l'école.

Parmi les récipiendaires qui attendent avec lui que le premier grade universitaire leur soit accordé, figurent surtout des barons et des comtes de l'Empire; on rencontre les noms d'un Zinzendorff et d'un Starhemberg; les Polonais y sont représentés par Sandivogius, seigneur de Kozminiec et par Stanislas Ludomirski. Le comte hongrois figure dès le premier tournoi oratoire. Le recteur avait choisi pour sujet de discussion une anecdote de Tite-Live où l'historien romain raconte que deux fils de Philippe, roi de Macédoine s'étaient pris de querelle au sujet de la succession au trône. L'intrigant Démétrius prit alors le parti d'accuser Persée, son frère bavard et amateur de Bacchus, d'avoir voulu attenter à sa vie. Les élèves de Junius avaient donc à plaider la cause de Persée en robe d'avocat ou dans la toge de l'accusateur public. Le comte hongrois, en bon élève de son maître qui recommandait aussi de pratiquer l'éloge de la folie, prit la décision de faire l'éloge de Bacchus. Certes.

dans son entourage, il avait pu observer ses compatriotes jurer et brailler sous l'effet des coupes qu'ils vidaient sans compter entre deux randonnées sanglantes au château de son père ou même en les accompagnant sur les prés verdoyants où ils conduisaient leurs chevaux au printemps.

Le comte Révay ne croit pas qu'on puisse être fratricide quand on avoue avoir été en état d'ébriété. „Celui-ci avoue ingénument qu'il avait bu copieusement après la course des cavaliers et c'est alors qu'il lui échappa de dire ce qui pouvait le couvrir de suspicion auprès des gens mal intentionnés; mais d'autre part il niait ferme et jusqu'au bout qu'il eût songé à une intrigue méchante.“ Puis l'avocat hongrois cite des autorités antiques et même l'usage des cours de son temps qui accordent certaines libertés à la jeunesse. Et Révay de chanter l'éloge du vin. Bacchus égaie les hommes et ceux qui se livrent à lui en se faisant passer des coupes remplies jusqu'au bord avec un esprit joyeux et libre se souhaitent l'âge de Crassus et de Nestor à l'opposé de ceux qui sont rongés par l'avarice. Celui qui a de la peine à se tenir sur ses pieds, qui croit avoir trois têtes, voit tout en double, voit tout s'agiter, tourner autour de lui, comment pourrait-il lever la main sur les autres? Un mot qui vous échappe en état d'ivresse n'est pas une charge suffisante.

Il est assez amusant de voir que ce fut précisément un Polonais, J. J. Ostroróg qui accepta la réfutation du comte hongrois. On sait que les seigneurs polonais ont toujours été de grands amateurs des bons vins de Hongrie et les meilleurs clients de Tokay.

En décembre 1589 Pierre Révay, alors déjà maître ès arts, accepta de figurer dans la toge du préteur aux débats publics où les élèves jouèrent le procès de Muréna défendu par le grand avocat Cicéron. Révay préteur résumait l'accusation, puis donna la parole au Carinthien Cristophe Grundner qui prononça le fameux discours. Après plusieurs interventions Révay préteur reprit la parole et résuma les conclusions pour les juges.

Cicéron reste en effet le modèle à réaliser, la perfection dont rêve toute l'école. En 1590 un Saxon de Transylvanie, Gallus Rohrmann prononce le quatrième discours contre Catilina. Révay ne figure pas aux débats. Mais l'année suivante il fait dans un discours de grand appareil l'éloge de Cicéron. Dans ce discours le jeune homme nous fait connaître aussi le programme de ses études. Comme Cicéron, il étudie la dialectique, car on ne peut guère réussir avant d'apprendre les règles du discours. Sans la dialectique on ne distingue pas le genre et l'espèce, on ignore les secrets du classement et des distinctions et on risque de confondre le vrai et le faux en admettant des ambiguïtés. Et au lieu de se contenter d'une simple lecture on doit assimiler la substance des bons orateurs. On s'appliquera aussi à l'étude des défauts des rhéteurs: il n'y a point de mauvais orateur qui n'ait certains côtés louables. Et surtout qu'on ne laisse pas passer un seul jour sans exercice, ce qui peut se faire en écriture, en paroles ou sous forme de commentaires.

D'ailleurs Révay indique lui-même le but final de ses études: „Quand

nous aurons bien achevé ces études, notre langage ne fera pas dans la vie de l'Église cette impression de maigreur et de nudité comme si nous ignorions même ce que nous avons appris et ce que nous possédons; nous ne serons pas taciturnes à la Cour, silencieux dans la magistrature, avares de mots dans les ambassades et dans les conversations: l'ornement littéraire de l'éloquence nous profitera à nous et à nos proches parents, servira de protection et de défense à la patrie: d'autre part — le divin Platon l'a aussi reconnu comme le but principal de l'éloquence, — nous rendrons un grand service à Dieu à qui nous devons rendre compte de toutes nos actions et paroles."

Voilà l'idéal du gentilhomme hongrois du XVI^e siècle: il pourra devenir prêtre, magistrat, homme de cour et pour cela, il a besoin d'éloquence. Cicéron est le modèle: le Hongrois l'admire avec une ardeur presque romantique, il rêve de ses succès de tribun sur l'estrade de l'Académie de Strasbourg. La haute moralité de l'humanisme hongrois est attestée aussi par un autre discours de P. Révay où il s'efforce d'établir laquelle des quatre vertus cardinales convient le mieux à un gentilhomme. Chaque vertu trouvait un défenseur: le comte Révay démontrait que la pratique de la vertu est surtout obligatoire pour le gentilhomme. Il n'y a pas de pire fléau pour un pays que si ses princes et ses nobles y sont l'objet du mépris public. Les personnes éminentes d'un pays sont bien en vue comme une verrue sur un visage ou comme une tour dans un château qui brûle. Quant aux tyrans méchants, ils „arrivent comme des renards, règnent comme des lions et meurent comme des chiens“.

Dans tout ce langage nous devons reconnaître l'idéal moral de l'humanisme hongrois. Sans doute la plupart des grands seigneurs, châtelains ou capitaines étaient loin de connaître les sources antiques de cette morale chrétienne et virile. Néanmoins elle vivait activement en eux, et quelquefois, comme dans le cas du comte Révay, elle trouva même son expression littéraire et idéalisée grâce à l'enseignement de l'école de Strasbourg.

Un autre jour le thème imposé était une question de préférence. Laquelle des distractions convient le mieux à un gentilhomme? Un baron autrichien fait l'éloge de la mécanique, un autre celui de l'équitation, d'autres recommandent le lancement du javelot, le saut, l'étang poissonneux, la musique, un Polonais fait l'éloge de l'amitié. Le jeune Hongrois vante les mâles beautés de la chasse. Après les lieux communs et les exemples antiques tirés de l'histoire, — Chiron, Nestor, Thésée, Hippolyte, Cyrus, Charlemagne, Henri l'Oiseleur, défilent devant nous, — la voix du jeune Magyar s'enfle et prend une nuance lyrique qui respire l'atmosphère de sa patrie. Quel délice de chasser dans les forêts et les halliers touffus qui ont un parfum si enivrant, de vaguer avec des chiens et des faucons au poing de la pointe du jour jusqu'au soir. Là on rencontre toutes sortes de bêtes et l'on rentre courbé sous le poids du gibier tué. Quel plaisir de parcourir les terres et les champs couverts

de fleurs bigarrées, de regarder les chiens prenant le vent du lièvre et courant ça et là avant d'en découvrir la tanière!

L'utilité de la chasse c'est qu'elle endure le corps, conserve la santé et prépare au métier des armes. En effet, le futur guerrier s'entraîne quand il suit la course de l'élan, du cerf ou du lièvre, quand il rencontre les ruses du renard et surprend le lynx au regard sûr et précis. Mais la vertu de la tempérance est pratiquée aussi par le chasseur puisqu'il doit supporter les privations, le jeûne; il mange du pain dur comme pierre, des pommes ou d'autres fruits tombés des arbres, boit de l'eau, couche à la belle étoile, brave les pluies et la neige. Quant à Fortitudo, il exerce cette vertu sans discontinuer. Ou alors, est-ce un enfantillage que d'entendre le grondement sortant de la gueule âpre de l'ours ou de tomber sur un cerf en rut ou de subir l'assaut du loup frémissant de colère ou d'enfoncer la pique dans le sanglier aux yeux injectés de sang? Qui n'a pas été chasseur reste un paltoquet! Le chasseur est habitué à se lever dès l'aube, est prêt à la course, et à la poursuite, et il tue le gibier comme on tue l'ennemi à la guerre...

D'autres témoignages de l'époque nous font comprendre que nous sortons ici de la simple rhétorique: le comte Révay vient d'esquisser l'éducation que les Hongrois donnaient à leurs fils à cette époque pour les préparer à cette vie périlleuse qui leur était réservée en raison des guerres incessantes entre Hongrois et Turcs sur les confins militaires.

Mais aussi la chasse protège les terres du serf contre les dégâts causés par les bêtes; d'autre part, elle protège les seigneurs eux-mêmes contre les serfs braconniers qui tournent leurs armes même contre les garde-chasse. Admirable institution, si bien inventée pour les possédants...

Toutefois, il est certain que la chasse, noble distraction dans les autres pays de l'Europe aussi n'avait pas ailleurs cette signification héroïque dans l'éducation des fils de famille. Et il est curieux de retrouver cet accent lyrique, cette atmosphère de la nature vierge dans la poésie hongroise contemporaine. Les poésies de Valentin Balassi respirent le parfum des prés et des forêts comme l'éloquence de son compatriote.

Après ses études universitaires le comte Révay fournit une belle carrière politique. D'abord commissaire royal, conseiller de la Couronne, puis juge à la Cour d'appel, il finit gardien de la Couronne. Quoique de religion luthérienne il resta fidèle à l'empereur-roi Mathias II même pendant le soulèvement du prince de Transylvanie, Étienne Bocskay, défenseur des privilèges de la noblesse hongroise et de la religion protestante. Il était resté attaché surtout à la Couronne angélique, publia même une étude sur elle (*De sacra corona*) qui eut de nombreuses éditions. Deux ans avant sa mort il donna sa démission de son office de gardien de la Couronne, mais les Ordres trouvèrent la démission irrecevable en relevant les mérites extraordinaires du titulaire. Il publia aussi un ouvrage historique intéressant.

En revanche personne ne connaît plus aujourd'hui la parénèse qu'il adressa à sa famille avant sa mort. Il y donne surtout des préceptes de

conduite à son fils Paul. Sa propre vie et cet écrit posthume²⁰ montrent que le disciple de Junius avait pris au sérieux les leçons de sagesse qu'il avait reçues à l'Académie de Strasbourg. En effet, une ferme conviction religieuse et une sage résignation, fruit de son éducation stoïcienne, inspirent le testament moral du comte Pierre Révay.

Cet écrit touchant nous rappelle quel rapport étroit il y avait à cette époque entre l'enseignement humaniste et l'éducation morale de la jeunesse. En y recommandant à son fils de rester attaché à ses livres et de fréquenter les universités de l'étranger, le comte Révay fit en somme un éloge discret de l'Académie de Strasbourg.

L'autre représentant du pays hongrois à l'Académie est Sigismond Balassi cousin du plus grand poète hongrois du XVI^e siècle, Valentin Balassi. Au moment où André Balassi, seigneur de Bystritza sur le Vág envoya son fils à Strasbourg, il était engagé dans un procès interminable contre le poète son neveu qui l'accusait de l'avoir frustré d'une grande partie de sa succession après la mort inopinée de son père, exploitant son absence et celle de son cadet. En effet tous deux étaient alors à l'étranger, le poète Valentin à la cour de Pologne où il passait son temps à courtiser les belles dames de cour et à lire les poètes polonais et néo-latins, tandis que François son frère recevait à Nuremberg une éducation analogue à celle que Valentin avait reçue dans la même ville, quelques années auparavant. Le grand seigneur rapace André Balassi qui fut la principale cause du malheur de son génial neveu, gaspilleur, léger, coureur de femmes, tenait à assurer à son fils une éducation académique en pays étranger.

Grâce à une coïncidence heureuse, un de mes amis, amateurs d'antiquités, le regretté Joseph Ernyei a découvert l'album de voyage de Sigismund Balassi. A l'extérieur, ce „liber amicorum“ portait la date de 1589; à l'intérieur les sentences que les maîtres et amis de Sigismond consacrèrent à ce pèlerin hongrois pour commémorer leur amitié. Les notices sont datées des années 1590 à 1591 et reprennent en 1593, lors d'un second voyage du gentilhomme hongrois²¹.

Voici par exemple la maxime que le recteur M. Junius lui-même chercha à inoculer à son élève en l'écrivant dans son album: „Ut ad ignem, sic ad Rempublicam est accedendum: nec nimis prope, ne uramur: nec etiam longius, ne frigeamus“. Cela répond parfaitement au „festina lente“ et aux principes de modération que le comte Révay prêcha à son fils. Et voici la signature: „Illustri ac generoso Domino D. Sigismondo Balassa de Gyarmath etc. Baroni observantiae ergo scribebat Melchior Junius Argentinensis Academiae Rector 20 Julii 1591.

Les autres amis de Balassi qui figurent avec leur signature dans l'album nous sont fort connus parce qu'ils figurent aussi dans les recueils du Recteur. Le plus souvent, ce sont des Barons et des Gentilshommes

²⁰ Il fut publié à la suite de son oraison funèbre par Raphaël Hrabecius (*Oratio funebris*, 1622).

²¹ Le livre a péri dans l'incendie de ma maison en janvier 1945.

de l'Empire, mais on y rencontre même des Polonais et des Lithuaniens. (Sigismond Balassi épousera une Polonaise). Plusieurs tiennent à s'exprimer en français: ainsi Eberhardt Rapolstein: „Spemque metumque infer: vengeance soubite (*sic*) est ennemie de repos.“ Hans Johann Freiherr von Zinzendorff se pique de machiavélisme: „La vertu consiste en la force et armes (*sic*)“. Philippe Wolff von Fleckenstain, seigneur de Dachstuhl ajoute à son nom: „seigneur (*sic*) selon ta volonté“. La dernière notice est en italien et contient un éloge de la noblesse: „La nobiltà è quasi una chiara lampa, che manifesta et fa veder l'opere buone et le male, et ci sprona alla virtù, cosi col timore d'infamia, come anchora con la speranza di laude“. Ces lignes de Henninges Staffelt sont suivies de cet aperçu laconique: „Dieu guidera le reste“. Ces bégaiements innocents fournissent une preuve touchante de la volonté de se conformer à un modèle d'éducation humaniste, mais qui commençait à subir la concurrence d'autres civilisations qui en sont les dérivés, celles de la cour de France et des cours d'Italie.

Sigismond Balassi prit part lui aussi à la dispute des passe-temps, mais tandis que son compatriote choisissait la chasse pour sa distraction préférée, il donnait les palmes à la vie guerrière avant tout autre amusement. Il expédie vite les exemples antiques. Sa rhétorique prend sa source dans sa conviction, non dans son érudition. Il cite les Baléares qui, à partir de leur âge le plus tendre, gagnent leur vie par leurs frondes et gourdins. Mais il s'empresse de passer aux moeurs de sa patrie.

„Mais permettez que je vous dise quelque chose de ma patrie, la Hongrie. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu quoi que ce soit de plus joyeux que les manoeuvres qu'on y dirige contre les Turcs, ces ennemis du nom chrétien. Quand les gentilshommes illustres prennent le service militaire, comme ils sont gais, ô Dieu immortel, et de bonne humeur, dès que l'espoir même fallacieux d'un butin grand et magnifique suscite des pensées joyeuses dans leur âme? Combien de fois, en remplissant leurs coupes, ils vantent les hauts faits de Huniade, de Mathias, de Sandrabeg, de Dracula, d'Uzoncassan et d'autres chefs de guerre!

Lorsqu'enfin on bat le rappel pour les passer en revue, qui ne voudrait être Argus? Les historiens disent des Étoliens qu'ils ne se chaussaient que d'un pied quand ils allaient au combat et des Gascons (Vascones) qu'ils réputaient pour un crime de se battre la tête couverte ou casquée, et quant à nos ancêtres, quelques cabinets d'armes montrent encore aujourd'hui quelles armes ridicules ils possédaient. Eh bien, maintenant, c'est une fête pour les yeux de voir à la revue des hommes bardés de fer, en armure, le heaume brillant, le panache richement orné, portant fusil, cuirasse et corselet autour de leur corps, tout comme les Jacobins qui disposent en cercle leurs coquilles; à la main ils ont des armes qui vomissent le feu, des kandjars, des lances, des cestres. Puis quand ils sont appelés aux armes ou sortent pour une escarmouche ou pour une grande bataille, ou quand la couronne de l'assaut s'offre au plus brave, qui ne saute de joie s'il a l'âme noble et distinguée? Les tambours résonnent, tout retentit du son des fanfares, des trompettes, des cors; l'air

mugit du bruit des balistes, coulevrines, bombardes, canons. Ici on se bat à la lance, celui-là périt d'un coup de javelot, ou de cimenterre, celui-ci tombe sous le coup d'une épée; d'autres descendent aux enfers frappés d'un coup de hallebarde ou de hache à deux tranchants, d'autres abrités derrière leurs retranchements sont salués d'une balle. Que vous en dirai-je de plus? Quand on bat la retraite, tout s'ouvre devant les joyeux vainqueurs; les soldats mesurent la soie au javelot et non plus à l'aune; ils portent des bourses gonflées de pièces d'or. L'un d'eux conduit un prisonnier *timar*, l'autre a un janissaire aux fers, celui-ci traîne un Assap après lui, celui-là fait d'un Akindgi son esclave, et souvent on compte dans le butin des Charippes, des Spahis oglanis, des Soluphtans, des Sandjaks, des Bassas.

A quel prix nous devons mettre tout cela, cela se voit en ce que même dans la mort il y a ici quelque jouissance et plaisir. Les historiens disent de Jules César comme à table on lui demandait quel genre de mort il préférerait, qu'il répondit: la mort foudroyante et imprévue. Et ce don est accordé surtout aux soldats. En effet, eux, avant de passer de vie à trépas, ils ne sont pas torturés par la pierre, affligés par la goutte paresseuse, ni même rongés par la fièvre chaude, martyrisés par les sueurs... Ils s'endorment tout d'un coup, non pas dans une chambre obscure, mais dans la verte forêt ou dans un pré riant, non pas au milieu des gémissements, des cris, des lamentations des amis et des parents, mais au bruit des trompettes, au son des tambours et du hennissement des chevaux; non pas seuls, mais en compagnie de beaucoup de guerriers, leurs camarades. De plus, pour que tout le monde ait l'âme rassérénée ils sont portés au tombeau couchés sur des lances, au son des tambours."

Sigismond Balassi ne se serait certes pas avisé de faire l'éloge de la vie militaire s'il n'avait pas eu un cousin génial, le poète soldat qui le premier avait eu l'idée de chanter la mâle beauté de la vie militaire des confins (*Laus confiniorum*²²).

C'est lui qui avait découvert pour la poésie hongroise ce thème original dont aucun autre pays de l'Europe de la Renaissance ne soupçonnait l'existence. Dans cette poésie la tradition des chanteurs populaires qui glorifiaient les exploits des confins fut ennoblie par la rhétorique dont le poète avait appris le secret au château de son père et à Nuremberg où il avait passé quelque temps. Mais Sigismond qui s'inspira de sa belle poésie en resta aux exercices de langue latine.

Toutefois même ce flux de paroles soldatesques produit une impression de fraîcheur, de verdure, de vérité au milieu des autres éloges pédantesques. Le latin de Sigismond manque d'élégance, fourmille de barbarismes, mais ses néologismes ne manquent pas de pittoresque. Là où il évoque le tableau du siège et de l'enterrement des soldats il semble prédire le sort de son cousin, qui se fera remarquer dans tout le pays hongrois par sa mort glorieuse sous les murs d'Esztergom, en 1594.

Un autre discours de Sigismond Balassi prononcé en juin 1591 respire

²² En dépit du titre latin c'est un beau poème de langue hongroise.

le même lyrisme de soldat patriote. Maître Junius avait mis sur le programme la discussion d'un thème juridique: les fiefs restés sans hoirs devaient-ils être attribués à des clercs ou à des soldats? Parmi les barons de l'Empire aucun ne prit ouvertement le parti des militaires, tous étaient pour la noblesse titulaire d'offices divers ou bien refusaient de se prononcer. Sigismond Balassi se conformant à une vieille tradition hongroise, développe avec ardeur cette thèse que le soldat est nettement supérieur au savant parce qu'il s'impose des sacrifices plus grands que celui-ci. Aux confins militaires hongrois d'ailleurs l'usage s'était établi que les biens des gentilshommes décédés sans héritiers qui aux termes de la loi devaient échoir au fisc royal étaient distribués parmi les soldats qui les sollicitaient en récompense de leur service. Ainsi le poète Valentin Balassi envoya requête sur requête à Vienne pour se faire attribuer les terres de ses camarades morts sans héritiers légitimes, à titre de récompense pour ses exploits militaires. Pour son cousin, représentant du monde hongrois dans cette pépinière d'aristocrates humanistes de Strasbourg ce problème était donc de haute actualité. Aussi était-il plus convaincu que ses camarades en accordant la préférence au soldat.

„Quand bien même, Prince sérénissime — ceci s'adresse sans doute au duc de Brunswick, protecteur de l'école — je ne pourrais ni ne voudrais réfuter ce que mon ami, le noble comte vient de dire²³ — et de plus je dis que je ne peux même me mesurer avec lui — néanmoins il faut que je vous dise: tout cela ne me paraît pas suffisant pour munir un château fort, car ces choses-là s'apprennent au camp plutôt que dans les livres. En effet qui oserait contester que jadis on se servait d'armes bien différentes de celles qui sont en usage actuellement, que l'armée des légionnaires romains différait de la phalange macédonienne? Les engins de guerre étaient alors tels que si aujourd'hui quelqu'un s'avisait de s'en servir, il se ferait montrer du doigt et serait raillé de tout le monde. Et je vous demande: que valent aujourd'hui les quadriges à faux, les chars drépaniens, les tortues, les béliers, les porcs-épics, les souriceaux, les tours mobiles, les „centumculus“, les „tolleno“, les „plumbata“, les „tribolala“ ou „mamillata“, quand on emploie des pistolets, des mousquets, des mortiers, des coulevrines, des canons, des bombardes, de grands engins d'assaut?“

Et jamais l'érudition n'a pu remplacer l'expérience militaire. Jules César, Marius, Lucullus avaient débuté tout jeunes en stratégie. „Les hommes de lettres comparés aux experts en art militaire ne sauraient s'élever au-dessus de la cinquième classe. Si ceux qui luttent contre de grandes difficultés et supportent des peines considérables, doivent être préférés à ceux qui sont assis pour ainsi dire sur les roses et les violettes, qui ne préféreraient le soldat au savant? Celui-ci est assis dans sa bibliothèque sans rien faire, sur des coussins, n'éprouve aucun désagrément, c'est tout au plus s'il est affligé de catarrhes, de fluxions ou de chassie.

²³ Il s'agit de Frédéric-Magnus, comte d'Erlbach qui figure avec de nombreuses signatures dans l'album de Balassi et qui venait de donner la préférence à l'homme de lettres.

et cependant tout va bien autour de lui pendant ses veillées forcées et voici tous ses motifs de plainte: un autre que lui a fait un bon livre, ou bien il ne peut sentir la morue, il déteste l'odeur de l'encens ou se plaint d'être privé de viande noire.

Et le soldat? Celui-ci est conduit à la guerre comme une victime; il couche à la belle étoile, sur la dure, le pauvre, et cependant il est content; il est contraint de supporter le froid et le chaud, les vents et la pluie; de claquer des dents; son estomac passe par toutes les épreuves de sorte qu'il pourrait difficilement être accusé de mollesse par antiphrase (*mollities, militiae*).

En effet le salut des États repose non pas sur de hautes tours ou de vastes labours, mais sur la force des bras et des reins de leurs soldats. Le soldat sert tout le pays, non comme le médecin ou l'avocat qui s'occupent seulement de leur clientèle. D'ailleurs ce sont les soldats qui ont répandu la religion. Qui a forcé les Hongrois d'accepter le nom du Christ? Charlemagne. (Balassi fait allusion ici aux Avars qui défaits par Charlemagne devaient se courber sur les fonts baptismaux: la confusion entre Avars, Huns, Hongrois était courante au moyen âge). L'empereur Othon fut l'apôtre des Danois, Charles Martel celui des Frisons, Boleslav III celui des Poméraniens, Boleslav IV celui des Prussiens. „Et dans notre siècle n'est-ce pas la même raison qui motive les guerres incessantes et sanglantes?“

Et quand par sa faute un avocat perd son procès on en accuse l'inexpérience du juge; si c'est un médecin qui commet une erreur il se défend en alléguant l'immodération des malades, la constellation fatale, le manque de traitement au début de la maladie, etc. Mais son erreur est bien vite recouverte et caché par la terre, la gratitude et la largesse des héritiers.

„Par contre la faute commise au camp ne reste pas impunie. Vite on prépare les pinces à pied, les cordes et les sabres; les soldats tendent leurs piques; il y a aussi les cassations infamantes et d'autres mesures. Je trouve donc que les donations reviennent avant tout au soldat puisque, en outre de l'ancienneté de service, on doit faire entrer en considération aussi bien d'autres points de vue: l'ancienneté de la famille dont l'héroïsme et les exploits sont connus de tout le monde, le souvenir encore vivant du père. Lui-même est irréprochable sous tous les rapports de la vie, vigilant dans le péril, expert en la pratique, favorisé éventuellement par la fortune, alors que l'homme de lettres n'a jamais vu même la couleur de la guerre à moins qu'il ne soit distingué dans le massacre des volatiles de basse-cour. Mais le temps actuel montre de lui-même comment il convient de juger en cette matière. Dixi.“

Certes, dans le discours de Sigismond Balassi on rencontre bien les exemples historiques, imposés par la recette de la bonne rhétorique: Jules César, Sylla, Marius y sont évoqués. Mais il est certain qu'aucun des participants n'a formulé sa thèse avec autant de conviction et d'esprit d'actualité: l'antiquité et l'ère chrétienne entrent chez lui dans un rapport intime et l'étudiant hongrois improvise à sa manière une petite querelle

des anciens et des modernes. Il s'y sentait sans doute encouragé par l'atmosphère de la maison familiale. Aux confins hongrois la question de Junius ne pouvait même pas se poser. J'ai eu entre les mains une requête des soldats du château de la forteresse d'Eger, datée de 1565 où ces pauvres champions de la chrétienté déclarent au fisc, toujours en retard avec le paiement de leur solde, que „la défense de la patrie est assurée, après Dieu, par les gouttes de sang versées par ses serviteurs braves, fidèles et honnêtes, par la perte des membres de ceux-ci, par leur grand préjudice.“ Ces vérités ne s'apprenaient pas à l'école, dans Cicéron, elles étaient répandues partout aux confins militaires, et l'on sait que le père, deux oncles et tous les aïeux de Sigismond avaient passé leur vie dans la guerre contre le Croissant.

Mais j'entends dans ce discours aussi les échos du cousin poète. Sigismond était né en 1572, son parrain était le capitaine de Kassa. l'Allemand Jean Rueber; il avait donc 19 ans au moment où il arriva à Strasbourg. C'est l'âge où l'esprit d'héroïsme s'emparait des Hongrois de cette époque, et sans nul doute le jeune homme avait-il encore à l'oreille les vers enflammés où son cousin Valentin chanta les beautés viriles de cette vie périlleuse.

„Mes braves, qu'y a-t-il de plus beau sur la vaste surface de la terre que la vie aux confins? Là, au printemps, chantent des légions d'oiseaux qui réjouissent le coeur des hommes. Là sur les champs qui embaument, le ciel verse à flot sa rosée chère à tout le monde“.

Et voici l'amusement des soldats:

„Les vastes prairies, les beaux halliers et forêts voilà leur promenoir; l'embuscade et le champ des rudes batailles, voilà leur académie; la faim, la soif, l'ardeur des combats, les besognes pénibles, voilà leur vrai passe-temps.“

Ainsi le premier grand poète hongrois avait établi la supériorité de la vie militaire: lui qui était homme de guerre tout autant qu'humaniste se sentait le droit de se prononcer en cette matière. Le jeune étudiant de sa famille n'avait qu'à reprendre la thèse si heureusement illustrée par Valentin Balassi.

Enfin Sigismond Balassi prit part aussi à une discussion où le recuteur avait posé la question de savoir s'il est recommandable de modifier les lois et institutions.

Son point de vue est celui du conservateur. Les lois n'ont leur raison d'être qu'à condition qu'elles soient observées; une fois surannées, elles doivent être modifiées; mais les réformes incessantes amènent des troubles. D'autre part Sigismond Balassi exige que les lois soient observées par les princes et magistrats, car ainsi leur gouvernement paraît plus solide. C'est encore le gentilhomme hongrois qui parle ici; comme ses pareils il se sent lésé dans ses droits par les souverains.

Le comte Révay et le baron Balassi représentent une synthèse piquante et pittoresque: la rencontre du génie national dominé par l'idée de la lutte pour son existence et des humanités qui en vertu de leur

discipline donnent de la conscience aux instincts de ces jeunes gens entraînés à la guerre depuis l'âge le plus tendre.

Et voici maintenant un autre compatriote de Balassi et de Révay qui fait son apparition en 1595 dans les recueils de Junius: Jean-Melchior Eperjessy, dont nous ne savons rien en dehors de ce qu'il dit lui-même dans ses discours. D'abord il prit part à une discussion sur la meilleure méthode de gouvernement. Lui aussi prêche le respect de la loi et l'horreur du tyran en suivant les idées de Plutarque et de Cicéron, appelle les privilèges des *privileges* c. à. d. des facteurs de dépravation provoquant la perte de l'État (*rerum publicarum pestes*) et proteste contre la gynécocratie. Tout cela n'est que jeu d'écoliers.

Mais il est plus intéressant de l'entendre quand, ayant à prononcer le discours de félicitations du jour de l'an en présence de la magistrature de Strasbourg et des plus hauts protecteurs princiers, il saisit l'occasion pour faire connaître la situation catastrophique de sa patrie, les horreurs indicibles que celle-ci avait à subir du fait de l'occupation turque; tout cela pour jeter un cri d'appel aux puissances européennes au nom de sa nation rongée par le dragon turc et pour les encourager à s'unir contre l'ennemi de la chrétienté. Il commence, bien entendu, par l'éloge de l'Académie, puis de la ville de Strasbourg, il dit quels plaisirs il avait à assister aux fêtes populaires, aux „*rubigalia, floralia, vinalia sua Ethnica*“ et aux fêtes des juifs. Puis il passe à son véritable sujet: la victoire récente de l'armée impériale en Hongrie qui venait d'électriser l'opinion publique dans tout l'Occident.

Eperjessy avait accepté avec plaisir de parler de ce sujet; c'était une occasion pour lui de se reporter, en esprit, autre Ovide en exil, dans sa patrie lointaine. Il passe en revue les victoires remportées par le Croissant sur les Hongrois: c'est une énumération lamentable, désolante. Mais voici le côté brillant du tableau: les victoires chrétiennes à commencer par Geoffroy de Bouillon jusqu'aux premières victoires de la campagne récente. Cependant Eperjessy ne se contente pas de la glorification des armées chrétiennes. Il sait qu'un bon orateur ne dédaigne pas de faire appel aux sentiments de l'auditoire et dès lors, il décide de faire dresser les cheveux sur la tête des sénateurs strasbourgeois en détaillant le martyre de ses compatriotes. Aucun malheur ne dépasse celui de la captivité: l'homme devient le jouet des désirs des maîtres. Il subit un traitement indigne et bien des hommes qui ne peuvent supporter ce traitement, préfèrent la mort. „Voici ce que les Hongrois et d'autres chrétiens ont à subir: mis aux fers, les mains tordues sur le dos, ils sont menés comme du bétail et vendus pour le travail le plus dur; fustigés journellement, ils sont plutôt morts que vivants. En Égypte, en Babylone, en Assyrie, leur vie est un enfer.

Rien n'est plus cher à l'homme que son enfant: les bêtes même défendent leurs petits. Que dirons-nous alors de l'état d'esprit de ceux qui ont vu leurs enfants tranchés en deux, accrochés aux palissades ou traînés en esclavage où l'on leur fait dénoncer leur alliance avec le Christ, le Sauveur, renier leur foi et jurer la foi de Mahomet afin de

satisfaire des appétits lubriques et de les employer à des services qu'on ne saurait détailler devant un auditoire qui a l'oreille pieuse et pudique!" Et on en fait des janissaires qu'on dresse contre leurs propres parents.

Ensuite Eperjessy énumère les services que les chefs de guerre hongrois et autrichiens ont rendu à la chrétienté et à leur patrie. Ils ont montré que les Turcs n'étaient pas invincibles. Soliman ne put occuper Albe-Royale que grâce à la querelle qui oppose Charles-Quint à François I^{er}.

Princes chrétiens, unissez-vous!

Comme dans le cas de ses compatriotes qui l'avaient précédé à l'Académie de Strasbourg, le devoir scolaire remua dans les profondeurs la vie sentimentale d'Eperjessy qui puisa dans la tragédie de sa nation, l'élan, le lyrisme de son discours composé selon les règles qu'il avait apprises à l'école.

L'élément pathétique et le sentiment d'actualité inventés par les étudiants hongrois eurent une assez forte répercussion à l'Académie de Junius. En 1598 le discours du jour de l'an fut prononcé par l'Autrichien André Ungnad, fils de David Ungnad, chef du conseil militaire impérial de Vienne. Ce jeune homme met peut-être encore plus de zèle que le Hongrois Eperjessy à peindre en vives couleurs les souffrances de la nation hongroise: son discours visiblement influencé par son prédécesseur est animé par un sentiment d'horreur et de pitié qui remplit son coeur à la vision de l'état désolé de la Hongrie.

André Ungnad avait pris part peut-être lui-même au siège d'Esztergom en Hongrie, dirigé par son père et vit de ses yeux l'agonie de Valentin Balassi qui, frappé d'une balle turque et opéré par les chirurgiens impériaux mourut héroïquement dans sa tente, assisté d'un père jésuite qui recueillit ses dernières paroles. Le poète soldat avait glorifié dans ses poésies amoureuses précisément la femme de Christophe Ungnad, cousin du général, la belle Anne de Losonczy qu'il avait conquise dans sa jeunesse, mais qui l'avait éconduit devenue veuve et riche héritière d'une brillante fortune.

Le jeune baron Ungnad parla donc des fléaux de l'an dernier, des pronostics astrologiques: l'année 1598 verra trois éclipses. Puis l'attention de l'orateur se tourne entièrement vers la Hongrie: André Ungnad connaît lui aussi la mission historique de ce pays: „Qui ne verrait, dit-il, quel sort fut donné en partage à la Hongrie, à cette Hongrie qui depuis 1415 se jeta comme un bouclier au-devant du tyran turc qui avait déchainé contre lui ses lances et ses bouches à feu; certes elle est digne d'être non seulement secourue avec de l'argent et des forces militaires, mais aussi d'être glorifiée en paroles et en écrits élogieux.“ Telle était en effet, à cette époque encore, la réputation de la mission historique de la Hongrie.

Puis l'orateur dépeint les avantages naturels du pays pour les opposer à la misère où la conquête ottomane l'a précipitée. On a dans ce pays tout ce qu'il faut au bonheur. Labours, montagnes, rivières et pâturages pour l'agriculture et l'élevage; climat tempéré bien approprié à l'art militaire, et une configuration géographique qui rend difficile l'accès de

l'ennemi à ce bastion. Mais sa bonne réputation provient moins des dons de la nature que de ses sentiments religieux, de l'excellence de sa constitution et de la grande quantité de soldats héroïques qu'il produit.

Mais, hélas, qu'est-ce que la guerre a fait de ce pays admirable? „Quelle misère, quelle disette, quel embarras d'argent et quel chaos à tout point de vue? Et voici: les Hongrois qui ont tant souffert, ne songent même pas à émigrer de leur pays.“ Vient alors l'histoire sanglante du pays: l'orateur mentionne en passant les révoltes des paysans, les invasions tartares, les batailles tragiques de Nicopolis, de Varna, de Mohács, la prise des grandes villes de Hongrie. Mais le pays produisit des chefs de guerre habiles qui défendirent contre l'ennemi puissant ce pays superbe et noble, qui n'entend pas dégénérer et démissionner de sa charge de défenseur de la patrie et de la religion. Puis c'est le tour des victoires comme dans le discours d'Eperjessy. On peut dire de la Hongrie comme de Carthage: „Satius esse nihil de illa, quam pauca“. Prions Dieu qu'il la défende contre les païens!

L'enthousiasme magyarophile, le sentiment de solidarité de la communauté européenne montèrent à leur comble à Strasbourg en juillet 1598, après la victoire de Győr (Raab) en Hongrie. Le recteur, Philippe Murbach voit l'effet d'une intervention divine dans la reprise de cette ville forte. La lune n'était-elle pas couverte d'un nuage? l'aboiement des chiens qui faisaient la garde n'était-il pas étouffé par le vent tempétueux? les grands canons turcs ne se trouvèrent-ils pas tout d'un coup impossibles à manier? La nouvelle de la victoire fut annoncée à Strasbourg par une estafette et le conseil général de la ville „se pâmaît de délices incroyables“; dans les temples les prédicateurs dirent partout la gloire des chrétiens et l'Académie voulut aussi avoir sa part dans ces solennités.

Dès lors on demanda au baron tchèque Zdenko Waldstein, de composer un panégyrique en vers en souvenir de la victoire impériale. Ce poème, le *Carmen de Jaurino recuperato* qui fut publié aussi à part, est une oeuvre d'humaniste plus prétentieuse que les simples exercices oratoires des étudiants.

L'esprit humaniste de l'école de Sturm a modelé selon son idéal l'esprit des étudiants hongrois. Ils y apprirent les règles de la bonne rhétorique, y firent la connaissance de la vie du grand maître, goûtèrent un peu de l'histoire et de la philosophie de l'antiquité et même apprirent les rudiments de la langue grecque, puisque de temps à autre ils parfumèrent d'un hellénisme leur latin plus ou moins classique.

Mais ils firent mieux. J'ai parcouru les gros volumes des discours des élèves de Melchior Junius; chacun d'eux tâche de se conformer au grand modèle, mais chacun sent un peu son banc d'école. On a montré récemment que l'esprit de discussion des collèges a été à l'origine du

²⁴ Cf. le livre de Porteau: *Montaigne et la vie pédagogique de son temps*. Paris, 1935.

scepticisme et dès lors, des *Essais* de Montaigne²⁴. Dans les cœurs des étudiants hongrois la dialectique scolaire a remué le sentiment de la patrie lointaine, le souvenir de sa mission historique et ainsi ils réussirent à entraîner même leur entourage dans l'atmosphère héroïco-tragique qui émanait de leur diction.

D'autre part il est intéressant de voir qu'une des plus anciennes grammaires françaises écrites à l'usage des étrangers, celle de Philippe Garnier, publiée à Strasbourg en 1598, est dédiée aux étudiants de l'Académie et parmi les destinataires figurent les deux Autrichiens André Ungnad et Zdenko Waldstein. Mais on y lit aussi le nom d'un gentilhomme hongrois, Christophe Thurzo qui avait quinze ans lorsque maître Philippe Garnier s'évertuait à lui inoculer à Strasbourg les éléments de la langue française.

Je n'ai pu mettre la main sur ce livre dont je ne connais que la page de titre citée par Brunot (*Hist. de la langue fr.* V, 299). Mais n'est-il pas intéressant et symbolique que la première grammaire destinée à des Hongrois ait été publiée dans la ville où l'humanisme trouva un foyer de rayonnement si intense? Cette grammaire laissait prévoir d'ailleurs que dans un avenir prochain la civilisation humaniste de l'Europe Centrale serait remplacée par une autre, plus raffinée, celle qui serait portée par la langue de Corneille, de Racine, de Voltaire²⁵.

Alexandre Eckhardt

²⁵ Conférence donnée à la Faculté des Lettres de Strasbourg, le 5 mai 1947.